

Zapata et le Cocodrilo

France Renaud

Numéro 67, 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4888ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Renaud, F. (2004). Zapata et le Cocodrilo. *Brèves littéraires*, (67), 116–121.

FRANCE RENAUD

Zapata et le Cocodrilo

« Je vais pas lui demander la boîte !, il me la refuserait », jette Emilio, avant de disparaître par le sentier bordé d'anciennes racines sans queue ni tête.

Embusqué sur la colline pelée, Zapata, l'œil divaguant, du haut de ses huit ans, porte le sac de papier à ses lèvres, aspire lentement l'émanation de colle, referme le sac dans son poing. Il retient longtemps sa respiration. Il aime les petites explosions qui se propagent en chaîne dans son cerveau, le laissant pantelant, rempli de brume dans la tête. Comme ça, il ne voit pas le mur de la frontière, qui serpente, côté nord, dans son corps de métal. Il ne voit pas non plus la mer à l'ouest, ni son rivage longeant la ville de Tijuana. Mais l'usine de recyclage qui s'étale en bas de la colline et sa cour de déchets, Zapata ne peut pas l'éviter. Elle s'étend comme la boue sur le paysage. Il détourne la tête, reprend une bouffée. La vie est un rêve, *flaco** !, ne l'oublie pas, elle t'offre tout, il n'y a qu'à te servir, et voici qu'il vient ton rêve ! Emilio est de retour avec la belle boîte de carton ! Une boîte solide qui n'a jamais connu la pluie. « C'était pour emballer un immense garde-manger, là, regarde, c'est dessiné », dit Emilio.

* Flaco : le maigre.

Pour l'instant la boîte est vide. Emilio sort de sa poche un couvercle de conserve à la bordure effilochée, puis il s'applique à découper une porte. La maison a maintenant fière allure. Par cette chaleur écrasante, même les lézards se sont enfuis. Sur la colline nue, ne restent qu'Emilio, Zapata et la belle boîte qui fait de l'ombre en façade. Emilio, c'est un homme, il a dix ans déjà, il s'assoit sur le pas de sa porte. Du haut de la colline, les deux enfants épient la sale cour de triage qui les a mis à pied, il y a dix jours de cela, pour une histoire de vol.

« C'est ça, travaillez, bandes d'esclaves », grince Emilio, en regardant de loin la nuée d'enfants penchés sous le soleil, triant les métaux, prélevant les plastiques, les papiers, les produits chimiques, recyclant de l'aube au couchant les montagnes de déchets que les camions apportent chaque jour depuis l'autre côté de la frontière. Emilio n'a plus de salaire, mais c'est égal. Il a tout appris de la vie en fouillant dans les déchets des gringos. Depuis qu'il a fouillé, il sait pourquoi ici c'est l'enfer et là-bas, le paradis. Il y pense tous les jours.

« Bientôt, affirme Emilio, j'aurai un garde-manger. »

Zapata, affamé, refuse de l'entendre. Pris dans les vapeurs de la colle, il étire ses paupières, la cour en bas est pleine de vermisseaux de couleur qui ondulent vers des ombres et puis qui disparaissent sans bruit, dans un petit éclair.

« J'aurai aussi une voiture pour transporter mon garde-manger, raconte Emilio. Je dormirai dans ma

voiture et j'aiguïserai des couteaux. Voilà ce que je ferai. Avec ma mère, on ira jusqu'en Californie. Là-bas, je serai comme un prince, on mangera tous les jours des pizzas, elle l'a promis. »

Zapata lance un crachat du haut de la colline. Par fierté. Pour qu'Emilio ne se doute pas qu'il se sent seul, qu'il a peur d'être abandonné, même s'il n'en veut pas du pays des gringos. Le crachat est tombé au ralenti, il a plané comme une mouette avant de disparaître parmi les choses pourries.

« On aura aussi un grand panier de métal pour faire l'épicerie, poursuit Emilio. On se promènera dans des allées larges comme des routes, pleines de côtes de bœuf géantes que tu peux même pas imaginer. Dans mon métier, j'aurai une cloche pour m'annoncer, une belle cloche comme celle de l'enfant de chœur à l'église. Je la sonnerai devant les maisons, les gens accourront. J'aiguïserai tous les couteaux de la Californie, et partout je serai connu comme El Cocodrilo parce que leurs couteaux, ils les reconnaîtront plus, coupants comme des dents de crocodile ! Ils me diront c'est toi, le Cocodrilo ? Je dirai, pour vous servir ! Et partout sur tous les boulevards, avec leurs couteaux, ils m'attendront, moi et mon garde-manger.

— Comment tu feras pour le garder froid ton garde-manger ? jette Zapata, d'une voix aiguë, la main crispée sur son sac de papier.

— Il sera pas froid, *flaco*. Mais il aura un cadenas. Il sera rempli de conserves, de céréales, une boîte pour

les œufs, une autre pour les fèves et les tortillas, et puis des carrés de chocolat, des *tamales** pour les fêtes...

— Arrête ta purée, crève-la-faim ! Aiguiseur de mes fesses ! crie Zapata. Les gringos, leurs couteaux, ils les affilent pas, ils les jettent, corniaud ! Et ils en rachètent ! J'en ai trouvé tout plein dans les ordures ! »

Il a crié si fort que, dans la cour de triage, des enfants se sont retournés pour les regarder mais le petit n'en a rien à cirer. Emilio, ça l'a bouché aussi sec, comme un direct dans l'estomac. Il l'a bien cherché, pense Zapata en s'embouchant au sac de colle. Les feux d'artifice reviennent dans sa tête, pschitt ! pschitt !, des petits accidents qu'il guette, laissant des trous dans sa cervelle et des visions en plein soleil. Il en a rien à foutre des grands paniers et des garde-manger, rien à foutre des départs, tous des ventres-à-terre !, il veut rien savoir du pays des gringos. La mère d'Emilio, elle est partie *a turistar*** , comme dit Emilio. Dans le quartier de La Coahuila, elle s'enfilera quelques gringos qui traversent la frontière pour ça. Depuis deux ans, elle donne ses dollars au passeur, pour qu'il l'emmène avec son fils de l'autre côté, mais le coyote, il grimpe toujours la somme et c'est jamais assez. Un jour, un gringo est venu, il voulait les emmener, Emilio et sa mère, mais c'est pas la mère d'Emilio que le gringo voulait, il voulait le Cocodrilo. La mère a refusé. Zapata pense qu'il

* *Tamales* : menu de fête chez les Indiens latinos.

** *A turistar* : approcher les touristes.

l'aimera toujours pour ça, la Imelda. Lui, il a pas de mère pour le protéger des gringos. Une fois, pour le prix d'un plat d'enchiladas, il a laissé un gringo lui faire ça. Une fois rendu dans la chambre, il y en avait un autre avec une caméra, qui les filmait. Zapata était pris, il s'est laissé faire. Il est sorti tout déglingué, comme un goéland goudronné, meurtri, sali. La colère ancrée dans les viscères. Les enchiladas, il les a vomis. Mais par le sang d'un Zapata, il les laissera plus s'approcher, même si, dans leur film, ils le lui font encore et encore, tant que leur film sera pas usé, et rien que d'y penser, Zapata a la nausée. Peut-être que partout en Amérique, il y a des sous-sols secrets où Zapata se fait enfiler, toujours dans le même film, pendant que les enfants des gringos dorment tranquilles en haut ? Je t'en ferai du paradis, qu'il pense, à l'adresse d'Emilio. Et vite, une autre bouffée, que la terre dégringole du haut de la colline, que les étoiles zébrées tombent comme des boules de feu, et tous les hommes de fer renverseront le mur de la frontière, ils auront leurs fourches et leurs machettes, Emilio pourra les aiguïser tant qu'il veut. Zapata voit les torches avancer au bout des bras démesurés, la marche des *campesinos** brûlant les grands paniers et les supermarchés, les camions et les maisons, et leur révolte agite la terre et elle la fait trembler. Par l'eau et par le feu, voilà comment Zapata sera vengé, c'est la colère des dieux ! Mais pris dans les vapeurs de la colle, Zapata sent tout à coup la rage lui manquer... Sa vue s'embrouille, un grand trou noir s'empare de sa tête, et soudain tout se met à tourner, la terre va basculer dans le ciel, son corps va

* *Campesinos* : paysans.

s'enrouler sur lui-même, les goélands s'abattent sur la terre ferme et marchent à pas lents vers Zapata, qui s'est figé sous les dernières vapeurs du sac qui gît, la gueule béante à côté de lui.

Pris dans ses plans de départ, le Cocodrilo n'a pas vu venir la nuit. Elle est tombée à une vitesse géante. Elle a déboulé sur l'océan et sur la terre, sur l'usine à déchets, sur le mur de fer, elle a enveloppé d'une même encre les misères et les rêves et, seul désormais dans le silence, Emilio, chaviré, a su que l'âme de Zapata s'était échappée. Il a enfermé le corps du petit dans la boîte. Il a fait un feu de racines pour empêcher les fourmis d'approcher. Puis il a veillé près du feu, cherchant à éloigner le désespoir qui venait dans ses larmes. Le cœur lui fait si mal. Même si Dieu vit en Californie, demain il ira chercher le curé.